



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 4, n° 1 | Avril 2013

La biodiversité aménage-t-elle le territoire ?

Hache Émilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de penser en rond, 2011.

Hélène Gorge



Éditeur

Réseau « Développement durable et territoires fragiles »

Édition électronique

URL : [http://](http://developpementdurable.revues.org/9644)

developpementdurable.revues.org/9644

ISSN : 1772-9971

Référence électronique

Hélène Gorge, « Hache Émilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de penser en rond, 2011. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n° 1 | Avril 2013, mis en ligne le 13 mars 2013, consulté le 03 septembre 2017. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9644>

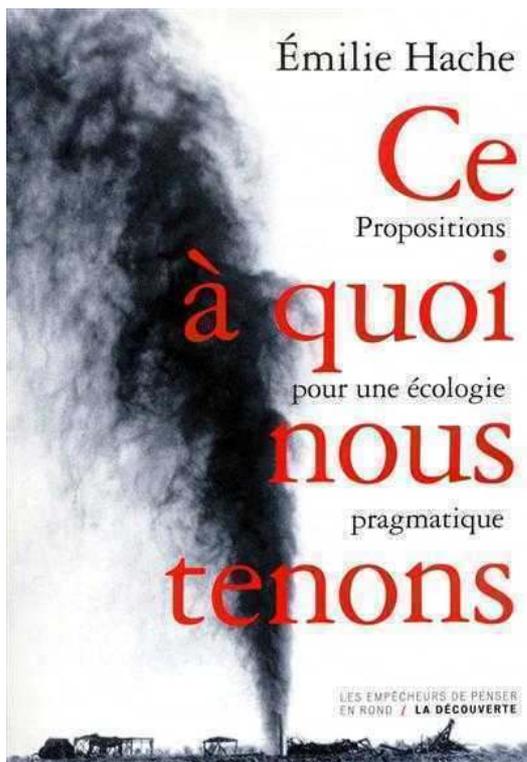
Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2017.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Hache Émilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de penser en rond, 2011.

Hélène Gorge



- 1 Le futur (et le présent) de l'écologie serait-il le pragmatisme ? C'est à cette réflexion que la philosophe Émilie Hache s'attelle dans *Ce à quoi nous tenons : Propositions pour une écologie pragmatique*. Nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant de l'histoire de l'écologie. Nous avons pris conscience de « ce à quoi nous tenons », en atteste par exemple le nombre croissant de débats ou de conférences sur le sujet. Mais si des initiatives existent en faveur du progrès écologique, la complexité de leur mise en place nécessite d'établir des « propositions pour une écologie pragmatique ». L'auteur nous invite donc à redéfinir notre responsabilité, non pas tant pour dresser une dichotomie entre responsables et irresponsables, mais plutôt pour nous considérer comme des acteurs pragmatiques et éventuellement participatifs. L'ouvrage apporte une réponse rafraîchissante et nécessaire aux obstacles auxquels l'écologie peut être confrontée : repenser notre rapport moral à l'écologie en étant pragmatique. Pour cela, l'auteur développe une réflexion philosophique associée à des exemples concrets et parlants. Toute la force du livre tient justement dans cette association, qui permet non seulement de rappeler, et d'apporter des éclairages théoriques, sur nos comportements « écologiques », mais aussi de faire progresser le débat en se faisant témoin, et non en jugeant, de l'existence d'initiatives écologiques morales.
- 2 La logique pragmatique requiert une participation conjointe des acteurs se sentant moralement impliqués. L'auteur rappelle d'ailleurs à juste titre que l'écologie ne concerne pas seulement l'Homme mais l'ensemble des êtres vivants. Son ouvrage commence donc par un questionnement sur notre volonté à aller plus loin dans le processus de décision. Progresser dans ce sens implique de faire des compromis sans pour autant se compromettre. Car si la morale fait partie de nous, la tentation moraliste va à l'encontre de cette volonté d'être force de proposition. Pour parvenir à cet apport original, l'auteure organise son ouvrage autour de la question suivante : comment redéfinir notre responsabilité morale ? Elle articule ainsi sa réflexion autour de trois parties : créer une différence entre des propositions morales et des questionnements moralistes ; accompagner nos préoccupations morales d'un effort empirique ; et enfin, ne pas séparer nos actes et nos idées de leurs conséquences. Cette décomposition permet de tracer un cheminement clair et étayé par de nombreux exemples. Les trois dimensions de la morale, de l'économie et de la politique sont liées : la réflexion sur la morale mène à une prise en compte de l'économie qui finalement nous conduit à une participation à la vie politique.
- 3 La première partie est organisée autour d'une réflexion sur la morale que contient la notion de responsabilité. Selon l'auteure, les considérations morales se sont transformées en jugements qui, au lieu de chercher à « répondre à », nous ont amenés vers la préoccupation de « répondre de » (p. 25). Pour revenir vers la recherche de véritables réponses, nous devons donc changer de paradigme, ce qui pourrait s'articuler autour de la figure d'un nouveau « philosophe moral » (p. 33), capable de s'intéresser à des expériences écologiques diverses. L'auteur propose donc trois obligations pour répondre aux appels moraux qui faussent nos jugements : « relativiser les différentes fins, faire appel à l'expérience et faire des compromis » (p. 37). Pourtant, ces solutions ne sont pas si évidentes, car souvent dénigrées ou considérées comme peu profondes. Ainsi, l'exemple du compromis moral n'est pas si évident à élaborer car associé à une défaite dans la profondeur des convictions, notamment écologiques. Pour remédier à cette difficulté, Hache nous rappelle que le compromis moral ne s'élabore pas tant avec la morale qu'avec nos principes, lesquels sont à la fois évolutifs et moins sujets à des jugements de valeur.

L'exemple de l'élevage est particulièrement révélateur. Ici l'auteure explique que la morale s'opposant généralement à l'élevage industriel est représentée par le végétarisme. Elle propose donc de se placer non pas « *du point de vue des bêtes, mais de celui de la relation entre les éleveurs et les animaux* » (p. 57) en remplaçant l'élevage intensif par de l'élevage extensif. Cela implique dans un débat complexe d'entendre et comprendre le point de vue des éleveurs. Nombre d'entre eux sont en effet concernés par le soin apporté aux animaux malgré l'issue inévitable de l'abatage. Elle reconnaît donc la "relation d'ambiguïté" que cela provoque mais salue des initiatives comme celle de l'association de Protection mondiale des animaux de la ferme, qui veille aux bons traitements des animaux d'élevage. Celle-ci permet ainsi à tous les défenseurs du « bien des animaux », qu'ils soient éleveurs ou végétariens, de trouver un terrain d'entente commun par le biais d'un compromis.

- 4 Dans la deuxième partie, l'auteur nous propose d'intervenir en investissant la morale dans la science et l'économie. Car le véritable pragmatisme se trouve dans le fait de réaliser que la science n'est pas complètement objectivable mais imprégnée de cette morale (p. 94). Se détacher d'une opposition entre objectivité de la science et subjectivité de la morale est subordonné à notre détachement de nos préjugés. On constate, en effet, que l'économie s'empare de plus en plus de la question écologique. Doit-on pour autant condamner cela sous peine de prendre le risque d'un moralisme hâtif ou plutôt saluer ces initiatives qui investissent le champ de la morale ? A l'image du compromis moral, cette question est complexe. Si l'auteure ne prend pas cet exemple, rappelons que les risques d'une « marchandisation » de l'écologie existent. Ainsi, les consommateurs sont sensibles à cette saturation de messages écologiques qu'ils considèrent justement comme trop abstraits et moralisants (étude *Ethnicity et Youphil, 2012*¹). De fait, concilier responsabilité morale et progrès écologique peut être difficile, lorsque même certains termes utilisés (à l'exemple de « *surpopulation* » p. 125) impliquent un risque de moralisme. La question principale est dès lors : comment faire des choix, notamment lorsque des exigences morales sont incompatibles (p. 133) ? En filigrane réapparaît ce philosophe moral et pragmatique, capable d'élaborer des compromis parce qu'il investit des champs qui ne lui sont pas forcément légitimes selon les moralistes.
- 5 Cependant, l'économie morale ne peut pas fonctionner sans politique, ce à quoi l'auteure s'intéresse dans sa troisième partie. Pour montrer que la politique peut traduire et mettre en place nos propositions morales, elle revient d'abord sur l'éthique du progrès ancrée dans la pensée moderne. La notion complexe de générations futures est en effet « *à la fois populaire et académique, partielle et incontournable, moraliste et morale* » (p. 149). Les injonctions qui sont souvent posées sur cette génération future (vis-à-vis de qui nous avons une « dette ») imposent une vision moraliste potentiellement bloquante. Sa position temporelle établit une continuité entre générations passée, future et présente (= nous), où la peur provient « *de ce souci pour le futur lui-même* » (p. 168). La fin de cette partie est particulièrement intéressante, car Émilie Hache présente des exemples de traduction de la préoccupation écologique sur la scène politique, démontrant ainsi que l'exigence de la morale est fondamentale dans notre nouvelle définition du progrès. Ses deux objectifs sont, d'une part, de cesser de séparer la fin des moyens, tel que dans la logique Ricoeurienne, et s'éloigner de la logique utilitariste pour évoluer vers le pragmatisme. Ce développement est possible mais passe à travers la prise en compte des nombreux « publics » participant au changement écologique. En effet, les exemples du débat sur les biocarburants ou sur le SIDA montrent que la « science » aussi peut être

profane, c'est-à-dire appartenir à tous. Pour Émilie Hache, élaborer des compromis moraux ne signifie pas mettre en place une « morale au rabais » (p. 186), mais rappelle l'intérêt du collectif et la prise de pouvoir de chaque individu dans ces débats écologiques. Cette dernière partie est en fait une véritable invitation à l'écologie, illustrée par plusieurs propositions et initiatives ayant le mérite d'initier le débat. Pour terminer, Émilie Hache rappelle que la frontière entre morale et moralisme est ténue. Ainsi, il peut être moral de faire participer tous les acteurs au débat écologique, mais cela pourrait devenir moraliste si l'on ressentait cela comme une obligation.

- 6 L'auteure termine par cette dernière question : « *Voulons-nous et pouvons-nous vivre ensemble ?* » (p. 214). En se faisant le témoin d'initiatives pragmatiques, elle semble montrer que le « pouvoir » est possible, mais qu'aujourd'hui le « vouloir » doit (et peut) se développer. Cette question trouve un écho particulièrement stimulant dans ces temps de crise, où la tentation de nous détacher de notre propre responsabilité est grande, alors que la participation de tous semble souhaitable, sinon idéale. Cependant, exiger même cette participation encourt le risque d'être moraliste. Cette dernière phrase prouve à quel point nous devons être réflexifs, ou, à tout le moins, attentifs, à propos de notre morale.
- 7 S'il ne fallait lire que quelques pages de cet ouvrage pour comprendre la réflexion de l'auteure, il serait possible de se focaliser sur l'épilogue, dans lequel elle élabore une critique brillante et pertinente du film *Dogville*, réalisé par Lars Von Trier. Dans celui-ci, Grace est une jeune femme qui tente d'échapper à des agresseurs et trouve refuge dans une ville. Les habitants, d'abord peu enclins à l'accueillir, sont influencés par Tom, le philosophe de la ville, qui les incite à « être moraux » et à la protéger. Cependant, les habitants, toujours méfiants, en viennent progressivement à torturer Grace. Cette dernière enjoint alors ses anciens agresseurs à l'aider à se venger en massacrant toute la ville et ses habitants. Tom est le « représentant » d'une morale, qui à force de moralisme, a conduit à la destruction. Ainsi, « *ne pas juger (ne pas condamner), dans ce contexte, est pris pour une position morale supérieure alors que cela marque un retrait de la politique* » (p. 224). L'écologie peut être confrontée aux mêmes difficultés, le moralisme conduisant à un immobilisme que le pragmatisme peut cependant contrer. Évitant des prescriptions moralistes et témoignant d'actions concrètes, cet ouvrage prend de la hauteur en nous invitant tous à participer au débat public et donc à engager notre responsabilité.

NOTES

1. Ethnicity et Youphil (2012), cabinet conseil, Etude : *Les Français à faibles revenus et la consommation durable*.

AUTEUR

HÉLÈNE GORGE

Hélène Gorge est doctorante en marketing à l'Université Lille Nord de France et travaille notamment sur les problématiques de pauvreté et de consommation.